

CHAPITRE IV

COMMENCEMENTS DE LA MONARCHIE FÉODALE

Croisade du duc d'Aquitaine. — Premiers exploits de Louis le Gros, Armement des serfs d'Eglise. — Lutte contre Henri 1^{er} d'Angleterre et l'empereur Henri V. L'oriflamme. — Progrès de la royauté. — Acquisition de l'Aquitaine par mariage. — Révolution municipale. — Affranchissement de la bourgeoisie. Les communes.

I

Le grand mouvement de la croisade ne s'arrêta point après la fondation du royaume de Jérusalem; ce qu'on avait fondé, il fallut le défendre; car les Turcs, affaiblis, mais non détruits, étaient rentrés dans l'Asie Mineure, dont les croisés n'avaient occupé que les côtes, et les Arabes d'Égypte et de Syrie assaillaient sans cesse la Terre sainte. Les chrétiens de Syrie étaient une race amollie et peu propre à la guerre; les Grecs étaient des alliés peu sûrs, et les nouveaux États chrétiens ne pouvaient se passer du secours de l'Occident.

Dès l'année 1100, un an après la prise de Jérusalem, un légat du pape vint à Poitiers provoquer, dans un concile, une nouvelle croisade. Le duc d'Aquitaine, Guilhem IX, prit la croix à son tour, comme avait fait auparavant l'autre grand chef du Midi, le comte de

Toulouse, et une nouvelle masse de plus de deux cent mille hommes marcha vers la Terre sainte. Dans cette nouvelle expédition, c'étaient les Aquitains, les Italiens et les Allemands qui formaient à leur tour la grande majorité.

La seconde croisade ne fut point heureuse. L'armée, dont le duc d'Aquitaine était le principal chef, suivit plutôt les exemples des bandes qui avaient commencé la grande croisade que ceux des vainqueurs de Dorylée, d'Antioche et de Jérusalem. Son indiscipline la perdit; elle se laissa mettre en déroute par les Turcs, et ne put gagner la Terre sainte (1102).

Le duc d'Aquitaine parvint cependant à s'acquitter de son pèlerinage à Jérusalem; et, comme il était beau diseur et l'un de ces poètes du Midi que l'on nommait *troubadours*, il célébra les malheurs de son voyage dans des poésies qui eurent un grand renom.

Le mauvais succès du duc Guilhem ne découragea point la passion du voyage d'outre-mer. En 1106, un des héros de la grande croisade, Boëmond, prince d'Antioche, arriva en France, et, dans deux grandes assemblées, à Chartres et encore à Poitiers, il exhorta les vaillants hommes à venir défendre Jérusalem et conquérir des terres en Asie. Beaucoup s'en allèrent avec Boëmond.

Les seigneurs et les chevaliers continuèrent à partir, tantôt les uns, tantôt les autres, pour la Terre sainte. Il y en eut qui ne se contentèrent pas d'une expédition contre les *infidèles*, ainsi que les chrétiens nommaient les musulmans, qui en disaient autant d'eux; il y eut des nobles français qui se dévouèrent pour toute leur vie à la protection des pèlerins et à la défense des saints lieux, et qui instituèrent, dans ce double but, deux ordres de moines soldats, les chevaliers de l'Hôpital Saint-Jean de Jérusalem et les chevaliers du Temple (1104-1118).

Des guerriers de toutes les nations d'Occident se joignirent à eux, et ces deux ordres, surtout celui du Temple, devinrent très puissants.

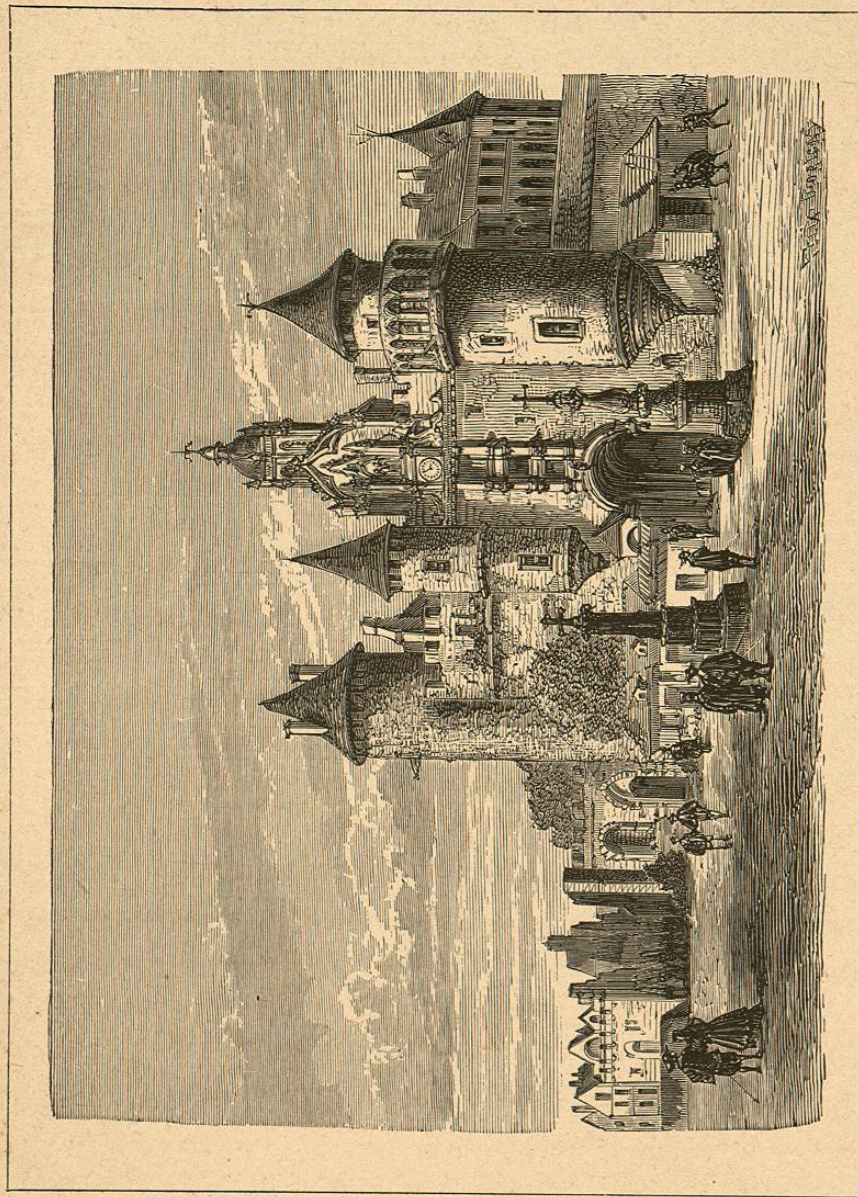
Pendant ce temps, la race royale de Hugues Capet se réveillait

d'un long sommeil. Après trois générations de rois inertes et incapables, il était né à Philippe, le troisième de ces rois et le pire, un fils qui ne ressemblait pas à son père. Il se nommait Louis, et fut surnommé l'Éveillé et le Batailleur; plus tard, on l'appela Louis le Gros, parce que sa grande activité ne le préserva pas de la corpulence qu'il hérita de son père. Il n'avait pas un grand génie; mais il avait du bon sens et un ferme caractère, et il était vif et persévérant.

Le domaine royal était alors bien réduit; il ne comprenait plus que la partie centrale de l'ancien duché de France, c'est-à-dire les petits pays autour de Paris, avec l'Orléanais et Bourges, récemment acheté par le roi Philippe au vicomte de Bourges, qui était parti pour la croisade. Il restait, en outre, à la couronne des droits qui n'étaient pas très clairement définis sur les villes dont les évêques et les abbés étaient seigneurs, comme Reims, Beauvais, Laon, Noyon, Soissons, Amiens et Langres.

Dans leur domaine déjà si peu étendu, les rois, par suite de leur mollesse et de leur insouciance, étaient bien moins obéis de leurs vassaux que ne l'étaient chez eux le duc de Normandie ou le comte d'Anjou. Les barons du domaine royal, sans respect de la Trêve de Dieu, pillaient les terres des évêchés et des abbayes, exerçaient toutes sortes de violences et de déprédations sur les pays; les routes étaient sans cesse interceptées; les bourgeois qui voyageaient pour leurs affaires, les marchands ambulants qui se rendaient aux foires des villes ou des bourgades, ne pouvaient passer en vue de ces repaires de brigands sans être assaillis, dépouillés, mis à rançon, parfois même égorgés. Le roi Philippe, dans sa jeunesse, n'avait pas eu honte d'imiter ces ignominieux exploits. Ce n'était qu'un long cri de détresse parmi les clercs et le menu peuple.

Louis, associé au trône dès 1100, y répondit en se déclarant le champion de l'Église et des opprimés, le redresseur des torts, et, soit équité instinctive, soit politique, il identifia le rétablissement



LE GRAND-CHÂTELET DE PARIS

de l'ordre avec celui du pouvoir royal. Ses moyens d'action furent d'abord très médiocres : il n'avait guère de troupe permanente que deux ou trois cents hommes d'armes, formant ce qu'on nommait déjà « la maison du roi », jeunes gens attirés à la cour par l'espoir des offices de la couronne ou des fiefs qui venaient à vaquer, *damoiseaux* (petits seigneurs, *domicelli*) que leurs parents envoyaient achever leur éducation auprès de l'héritier du trône, gentilshommes sans fortune que captivait le prestige du nom de roi. Les *gestes* belliqueux du « royal damoiseau », comme on appelait Louis, grossirent peu à peu cette clientèle guerrière, et ses forces s'accrurent avec sa renommée. Les premiers hobereaux contre lesquels il entra en lutte furent les sires de Montmorenci et de Montlhéri. La plaine de Saint-Denis et les vallées de l'Essonne et de l'Ivette étaient les champs de bataille du roi de France, et l'on pouvait presque le suivre des yeux dans ses campagnes du haut des tours du Grand-Châtelet, la forteresse qu'il construisait pour protéger le grand pont de Paris, et qui était où se trouvent aujourd'hui la place et la fontaine du Châtelet. Il fallut à Louis le Batailleur plusieurs années d'efforts et de combats pour réduire à leurs devoirs de vassaux et au respect des biens de leurs voisins les seigneurs de l'Ile-de-France et de l'Orléanais.

Bertrade, sa belle-mère, était toujours traitée en reine par son père, malgré les excommunications du pape. Bertrade, qui était très méchante, et comme une autre Frédegonde, eût bien voulu élever au trône, à la place de Louis, un des fils qu'elle avait eus du roi Philippe. Elle fit donner du poison à Louis; mais un médecin, qui avait étudié les sciences des musulmans, parvint à guérir le jeune roi. La chronique dit que, des suites du poison, il resta pâle toute sa vie.

Philippe, qui n'était plus roi que de nom, mourut le 29 juillet 1108. Quand il s'était senti près de la mort, il s'était fait habiller en moine bénédictin, s'imaginant gagner par là, comme il dit, à son âme pécheresse la protection du grand saint Benoît, père des moines.